

## Chapitre 1 / Pennad unan

En rade de Brest, une frégate fendait l'eau telle la herse du paysan qui expulsait la terre de chaque côté. Cela formait sur les flancs de la proue deux ondes vaguement artificielles qui s'échoueraient sur le rivage, au bout du rouleau. Le navire reflétait l'ingéniosité humaine qui parvenait à assembler des tonnes d'acier, déifiant la poussée d'Archimède. Le bâtiment voguait sur une mer huileuse, bombardée de rayons solaires. Les conditions anticycloniques étaient idéales pour l'équipage. Elles adoucissaient la séparation des marins du cercle familial. Les gens qui travaillaient dans les métiers qui nécessitaient de voyager loin vivaient souvent ce déchirement : les pilotes d'avion, les routiers, les marins, les pêcheurs. Dans la marine nationale, les engagés pouvaient être appelés sur le front d'opérations dissuasives ou guerrières. Avec les éléments marins, il n'y avait jamais de bras de fer dans un bras de mer ! Il faudrait attendre la navigation hauturière. Notre équipage ne souffrait pas encore du mal de mer. Quant au mal de terre, il ne se manifestait pas non plus, les fraîches embrassades laissant le manque affectif au repos. Le patron de pont navire-manoœuvrier Yoann

Balanec, trente-trois ans, était, malgré son jeune âge, déjà un militaire aguerri. Le jeune homme à la silhouette élancée était vêtu d'une combinaison de travail, coupe de cheveux réglementaire, armée oblige. Le casque blanc vissé sur la tête, l'œil pointé sur l'horizon, il observait un navire qui devait, dans le cadre d'un exercice, simuler un ravitaillement en mer appelé RAM. Yoann se lassait de ces opérations routinières qui devaient permettre à tout équipage d'optimiser les bons gestes, les réflexes sécuritaires dans le cas où un accident devait se produire lors d'un ravitaillement sur le théâtre d'opérations. Il sonda une décélération du régime moteur en salle des machines. La tôle se mit à vibrer par endroits. Une alarme retentit. Les marins concernés regagnèrent leurs postes respectifs sur le pont. Ils s'apprêtèrent à effectuer leurs tâches. Le navire ravitailleur s'approcha à la parallèle de la frégate, naviguant à vitesse réduite, calée l'une sur l'autre. Un marin déclencha le lance-amarre afin d'établir une ligne de distance, avant que ne se déplie le flexible le long de ce câble. Tel un téléphérique, l'installation permettait de tirer le tuyau jusqu'au bastingage, de traîner le flexible afin de le raccorder au manchon. Le transfert de carburant pouvait débuter après que les vannes et les pompes aient été ouvertes. Les deux bâtiments restèrent unis trente minutes suivant un cap préétabli. Yoann, appuyé au bastingage, les observa se désolidariser enfin,

amusé par la technicité. Mission accomplie ! Le ravitailleur s'éloigna définitivement. Soudain, Yoann et son regard de perfectionniste détectèrent une anomalie. Une bouée de sauvetage orangée, qui était fixée de travers. Il se rendit vers la proue pour y remédier. Depuis la timonerie, l'officier-chef de quart aperçut le bosco\* en train d'enjamber le bastingage ! Le temps d'attraper les jumelles posées sur la console, de plaquer l'objet devant les prunelles, il vit le marin tomber par-dessus bord ! Il pressa l'alarme « homme à la mer ». Le commandant du navire stoppa la propulsion, repérant le point GPS. Un canot fut mis à flot pour entreprendre immédiatement les recherches. Un plongeur équipé de bouteilles d'oxygène bascula de l'embarcation semi-rigide. La visibilité était moyenne, mais il perçut la bande réfléchissante de la combinaison du marin. Les minutes s'égrénaient quand il ceintura enfin le corps de Yoann, inerte. Il le remonta lentement à la surface. Durant ce laps de temps, de furtives images des gens qu'il aimait, d'éclats de rires, de plats aux restaurants, défilèrent dans l'esprit de Yoann, puis le néant ! Un harnais descendit le long d'un câble pour repêcher les deux hommes. Deux autres marins se chargèrent de la logistique pour remonter le canot à bord de la frégate. Un médecin se précipita pour tenter de réanimer la victime durant de longues minutes, en vain ! Les informations de la Marine nationale communiquées à la

famille, puis aux journalistes, indiquèrent que le technicien de pont navire-manœuvrier Yoann Balanec, lors d'un exercice ravitaillement de routine, aurait pour une raison inconnue, basculé par-dessus bord. Le malheureux marin s'était noyé avant d'être secouru. L'hypothèse d'un suicide, évoquée en conciliabule par les autorités militaires, n'avait pas été la version officielle, afin de ne pas insinuer que certains marins puissent être dépressifs au sein même de la Marine nationale ! Officiellement, l'armée française était « opérationnelle en toutes circonstances, de jour comme de nuit quelle que soit la météo, avec des marins aguerris prêts à répondre à toute forme d'agression éventuelle contre les intérêts de la France », fin de citation.

## Chapitre 2 / Pennad daou

Je m'appelle Jézékaël, ni beau, ni laid, ni rond, ni maigre, je suis un grand gaillard avec paraît-il des mains de bûcheron. Les cheveux courts, mais abondants, les yeux marron foncé, un nez discret qui surplombe une bouche fine autant qu'une fine bouche. Je ne voudrais pas avoir l'air de rédiger une annonce matrimoniale, bien que je recherche l'âme sœur. Mes proportions sont harmonieuses avec une hauteur qui culmine à un mètre quatre-vingt. J'ai de l'amour-propre malgré des soucis psychologiques liés à la perte de mon père Yoann. Je pense à lui chaque jour. La douleur de cette séparation peut se réveiller, provoquer une intense souffrance en cas de rupture amoureuse, comme s'il mourait une seconde fois ! L'évènement qui fait partie de ma vie, je me dois d'essayer de l'accepter. Je suis né voici trente-huit ans dans une ville blanche, la mégapole de la pointe bretonne, mais je n'y vis plus actuellement. Pourtant, cette sous-préfecture, je l'aime viscéralement. Fils unique pour le meilleur ou pour le pire, ma mère m'a couvé comme un seul œuf, de façon probablement excessive pour compenser l'absence paternelle. Elle m'a raconté que lorsque j'étais bébé, mon père embarqué

sur une frégate de l'armée française avait eu un mystérieux accident, énigme que ma mère entretenait par des réponses bateau qui alimentaient ma curiosité. Dans mes recherches sur internet, je suis tombé sur un seul article de journal qui narrait succinctement l'évènement. Je n'ai pas de réels souvenirs vis-à-vis de papa, puisque trop jeune quand le drame est survenu. Il est dans mon cœur en tant que père, voilà tout. Depuis, je vis ma vie tel un unijambiste affectif rongé d'interrogations existentielles. Est-ce cela qui m'a poussé à quitter la cité du Ponant ou l'envie de partir qui sommeille dans les gênes de tout Brestois ? Le port n'est-il pas une incitation à prendre le large ? Je me suis souvent demandé ce qui fait que je suis devenu un humain, cet être singulier, unique. C'est moi, Jezekaël, né de Yoann et de Véronique qui ont fait l'amour à un moment donné, mais dans quelles circonstances ? Une panne d'électricité ? Et si ma mère s'était refusée à mon père:

— Non, chéri, pas ce soir, j'ai la migraine.

— Tu as toujours mal au crâne, ma Véro, Bonne nuit !

Ce dialogue n'a heureusement jamais existé, auquel cas, je n'existerais pas non plus ! Grâce aux hormones masculines associées aux bonnes dispositions féminines, je finis parachuté dans un hôpital installé sur

les côtes maritimes où j'aspire mes premières bouffées d'air iodé. Depuis, je demeure un marin plutôt terre à terre puisque ne sachant pas nager correctement. Je me qualifie de navigateur de la Penfeld, cette rivière qui serpente depuis Guipavas avant de rejoindre la rade de Brest, un peu comme le toboggan rejoint la piscine. Peu importe mon passé, heureux ou douloureux, la vie est une chance quand les pépins de santé nous épargnent, une baraka inespérée dont il faut jouir. On a presque tous les pouvoirs de diriger sa propre existence, tel le volant d'une auto. Si je vis à présent dans le département de l'Isère, je le dois à ma décision d'avoir quitté Brest. Je voulais m'émanciper de mes racines, prendre le risque de réussir professionnellement dans un lieu où il y avait davantage d'emploi. D'un point de vue affectif, c'était un échec, n'ayant rencontré aucune femme. Ici, mes amis se comptent sur les doigts d'un moignon ! Le terme collègue fréquenté serait plus approprié, un genre de collaborateur ayant accès à ma vie privée. Puis, à force de recycler les calendriers, ma région a fini par me manquer, surtout l'air iodé, l'écume de l'océan, l'unique racine familiale qu'est ma mère. Est-ce parce que mon père a eu l'océan pour tombeau, que la mer me rappelle ? Ainsi, ai-je voulu démissionner de mon emploi de mécanicien, à la stupeur de mon employeur. Revivons ensemble cette étape de ma vie...

J'arrivai derrière une large porte dont la propreté du contour de la poignée prouvait que les mécaniciens la franchissaient rarement. L'employeur dirigeait l'entreprise transmise de père en fils. Paradoxalement, il n'était pas mécanicien comme le fut le fondateur ! J'étais plutôt dirigé par un théoricien qui avait appris la mécanique au lycée sans jamais la pratiquer ailleurs. Il ne manipulait donc jamais de clé à molette à part la molette sans clé de son vieux coffre-fort. Cela semble un pari risqué puisque le patron est dépendant des mécaniciens. Imaginez un restaurateur qui se reposerait sur son unique cuisinier. Sans ce chef, le restaurant se retrouverait dans l'incapacité d'ouvrir. Mon employeur avait des mains de bureaucrate. Elles n'étaient pas maculées de graisse, à l'inverse de son abdomen ! Il faut reconnaître que de plus en plus de mécaniciens utilisent des gants jetables... Bref, je poussai la porte du bureau, le cœur battant :

— Ah ! Jézékaël, je t'attendais. Assieds-toi, proposa le patron, chemise blanche et jeans clair qui accentuaient son tour de taille.

Le jeune mécano se dit que c'était bien le seul morceau de tissu blanc dans ce garage...

— Alors, tu voulais t'entretenir avec moi, je t'écoute !



— Voilà, débuta-t-il timidement, j'ai été vague l'autre jour quand vous m'avez demandé le motif de ce rendez-vous. Je ne voulais pas que mes collègues apprennent mon souhait, pas comme ça.

— Bon, après ce préambule, va droit au but ! J'ai pas mal de paperasserie à rattraper, précisa Jean-Michel, tout en s'enfonçant dans le fauteuil.

— Je vais quitter l'Isère, car la Bretagne me manque, ma mère aussi. J'ai apporté ma démission que voici.

Le regard du patron, fuyant, se posa à divers endroits de la pièce, évitant le visage de Jézékaël. Il ne cacha pas son embarras.

— Tu ne te plais plus chez nous ? Je suis embêté, car je n'ai personne actuellement pour te remplacer. Tu es très compétent et je te demande de renoncer à ton départ ! Tu aurais dû m'en informer bien avant. Je suis au pied du mur et il faut que je trouve un remplaçant. Cela ne se fait pas en cinq minutes !

— Je crois que le préavis est de deux mois, ce qui vous laisse le temps de vous retourner. Vous savez, les Bretons sont têtus !

— Les Isérois, les Savoyards, les Alsaciens, les Vendéens et les Corses le sont tout autant !

— J'ai besoin de retrouver ma ville natale, c'est vital, avais-je poursuivi. Signez la démission que je vous remets en main propre. Je ne changerai pas d'avis.

Jean-Michel se gratta nerveusement la barbe, signe d'un profond agacement. Gérer une société n'était pas de tout repos. Moi, je ne songeais qu'à mon unique intérêt. Ainsi, allais-je quitter cette tranche de vie pour en découper une nouvelle, larguer une routine qui reviendrait à Brest. Les éléments étaient souvent les mêmes. Un toit, un trajet domicile-travail, les courses, le week-end, les vacances. J'aimais embrouiller ces schémas sociétaux préétablis. J'en reparlerai plus loin...

— Puisque ta décision est prise, je suppose que je dois la respecter, soupira l'employeur. Voilà ton papier signé. Tu peux reprendre ton poste à l'atelier.

Jézékaël s'exécuta en silence, refermant la porte tout doucement. Tout en bataillant pour remplacer l'échappement d'une Clio, il imaginait les futures étapes.

« Attention, je ne dois pas m'endormir en silence sur le silencieux. La conductrice récupère la voiture dans moins d'une heure, se souvint-il ».

Après avoir épongé quelques gouttes de sueur, il abaissa le pont hydraulique à l'instant même où la cliente

revenait ! Il put l'observer à travers la baie vitrée qui scindait l'atelier, de l'accueil clientèle. J'apportai ma fiche d'intervention afin d'établir une facture. Les forfaits n'étaient pas légion chez les petits garagistes indépendants. J'ai toujours été loyal dans ce métier, refusant de changer des organes qui n'étaient pas en fin de vie. Jean-Michel, qui voulait gonfler la facture et son chiffre d'affaires, tentait de m'influencer sur telle ou telle pièce prétendument usée. Je répondais honnêtement que les freins pouvaient encore tenir dix mille kilomètres.

— Tu es sûr qu'on peut prendre le risque ? N'oublie pas que ce sont des éléments de sécurité !

— Je le sais. Vu l'épaisseur du disque, il y a encore à manger dessus.

Ne voulant pas générer de tensions ni risquer une démission, l'employeur abdiquait. Les candidats mécaniciens ne se bouscuaient pas ni par écrit ni CV en main.

Le soir pointait le bout du nez. Jézékaël avait commencé l'entretien d'une grosse Allemande diesel. L'auto, comme neuve bien qu'âgée, était bichonnée par son propriétaire. Quel plaisir d'intervenir sur ces véhicules ! Parfois, des voitures neuves ressemblaient déjà à des poubelles. Les détritrus jonchaient les moquettes, la

sellerie était tachée sans évoquer les odeurs de tabac froid s'échappant du cendrier rempli à ras bord. Jézékaël rangea méticuleusement les outils dans la servante d'atelier, ôta sa combinaison. Un rapide « bonsoir et à demain » à la secrétaire, puis il tourna les talons. Il avait délaissé la clé plate contre celle qui lançait le moteur de sa voiture personnelle, en direction du domicile.

\*

La Grande Ourse passa une nuit à la belle étoile quand, enfin, un rayon de soleil illumina une journée toute neuve. La gelée matinale recouvrait chaque parcelle de terre. Le garage automobile n'était pas chauffé, puisqu'une porte-guillotine restait toujours ouverte. Cela évitait d'allumer les radiateurs pour rien, mais également, de prévenir les accidents. Si un fourgon rentrait ou sortait sans attendre que le dernier volet soit revenu en butée, il le percutait... Jézékaël enfila sa combinaison dont le tissu était glacial. Il se frotta les mains sans parvenir à les réchauffer, aimanté instantanément par la machine à café. Le gobelet se remplissait quand l'employeur se pointa.

— Dis donc, tu n'es pas payé pour glander ! s'exclama-t-il, sans un bonjour. La pause réglementaire intervient après deux heures de travail effectif. Il faut attaquer

tout de suite l'intervention sur le SUV Peugeot !

— J'y vais, dit le mécanicien, en emportant son café !

« Quelque chose ne tourne pas rond chez Jean-Michel Courroie, s'amusa-t-il intérieurement. J'ai toujours pensé que son nom de famille était prédestiné à la mécanique. Depuis l'annonce de ma démission hier, son comportement devient agressif. Les semaines à venir risquent d'être un calvaire. Heureusement, la lecture des pensées de Marc Aurèle me guide. Surtout rester stoïque le plus possible, être un homme de bien, ne pas être éclaboussé par les événements qui ne dépendent pas de moi, prendre en compte les lois de la nature. Toute chose est éphémère par renouvellement. Il faut accepter sans angoisse qu'après le mot fini, vienne l'infini. Bref, appliquer ces règles n'est pas une sinécure. Allez, au boulot. »

En s'approchant de la servante, des outils avaient disparu ! Il alla à la rencontre de Jean-Michel qui était au téléphone. Il brandit la main, signe qui signifiait : « Attend deux minutes, je parle ».

— Madame, vous dites qu'il y a un souci ? Depuis que l'échappement a été changé, le voyant diagnostic moteur reste allumé ? Je pense que la vanne EGR est encrassée. Prenez l'autoroute 15 km en plafonnant le régime moteur à 3 000 tours par minute. Si le problème

persiste, il faudra repasser au garage. Oui, c'est cela, au revoir, madame.

—Jézékaël...

— Je ne retrouve plus certains outils qui étaient dans ma desserte. Sauriez-vous par hasard si....

— Tu sais plus où tu ranges tes affaires ! Maintenant que tu vas partir, tu te relâches.

— Pas du tout ! Mes outils restent toujours dans les tiroirs. Bizarrement, ils se sont volatilisés.

— Débrouille-toi, tu demandes à l'un de tes camarades, car moi, j'ai du travail administratif ! En plus, la dame de la Clio râle depuis ton intervention sur l'échappement.

— Je vous ai entendu, mais ça n'a rien à voir, puisque ce serait la vanne EGR.

— Alors, arrête de discuter et retourne à ton poste !

Heureusement, Jézékaël possédait des outils personnels dans son coffre. L'employeur était forcément complice ou responsable de cette disparition. Il n'a pourtant pas réclamé la restitution du matériel égaré, avant le dernier jour travaillé ! Bizarre. S'amusait-il avec les nerfs du salarié. Mieux valait jouer avec un mécanicien

démissionnaire qu'avec un élément en CDI. Le jeune homme récupéra ses propres outils de secours afin de réaliser sa mission. Pendant qu'il s'activait physiquement, son esprit divaguait. Certaines tâches mobilisaient peu de neurones, comme lorsque Jézékaël passait l'aspirateur dans un véhicule avant sa restitution. En ce moment, il dressait le bilan de son court parcours. Les années envolées faisaient partie de son bagage culturel, des expériences qui lui éviteraient à l'avenir certains écueils sur la longue route du bonheur. Songer au futur était inutile. Le passé était certain, l'avenir incertain. Il n'avait jamais eu l'idée de consulter un voyant. Non, l'instant présent valait tous les autres, celui qu'il fallait savourer autant que faire se peut :

«Qu'importe demain. J'ai décidé de rentrer au pays sans, au préalable, avoir trouvé un emploi en relais de celui-ci. On verra bien. Je crois à l'audace, à l'instinct. La chance sourit aux audacieux, dit-on. D'ici peu, j'embrasserai ma terre natale, je revivrai en son sein comme un lien maternel entre lèvres et mamelon. Comme je suis un idéaliste dans un monde pas idéal, il me faudra subvenir à mes besoins en travaillant. J'aime le travail, parce qu'il occupe du temps de vie. Il permet de s'enrichir, même si les jours de l'existence sont plus précieux que l'argent. Les salaires d'ouvriers ne permettent pas de surconsommation, mais de pouvoir

survivre à force de restrictions, privations, frustrations. Ainsi ces gens gardent le contact avec la vraie valeur des choses, à l'inverse des gens très riches, blasés de posséder des objets toujours plus prestigieux, plus puissants, plus chers. Avons-nous besoin de posséder autant pour être heureux ? Qu'importe de remplir une étagère de bibelots, d'avoir des gadgets connectés ou de souscrire à des abonnements en tous genres. Serions-nous moins épanouis avec le minimum nécessaire ? La télévision, internet sont des distractions passives quand la lecture, la peinture, le jeu d'échecs demandent un effort. Grignoter devant le petit écran allège le cerveau du téléspectateur tout en alourdissant sa masse corporelle ».

— Hé ! Jézékaël, tu dors ou quoi ? cria le patron depuis le fond de l'atelier.

— Non, j'ai bientôt fini !

\*

Plus l'échéance du départ approchait, plus le temps semblait ralentir. Rentré à la maison, Jézékaël, de rage, retourna le calendrier et ses saints qu'il ne saurait voir. Il l'avait tellement regardé avant ce fameux jour. Il avait rempli des cartons de vêtements, de papiers, de vaisselle qui reposaient sur le parquet. Le jeune homme avait noté sur un fichier numérique, les démarches à ne



pas oublier, dont un rendez-vous dans une heure à l'agence, pour faire l'état des lieux de l'appartement. Il devrait penser à la résiliation des abonnements d'eau, de gaz, d'électricité, d'assurance, faire un double de la clé de la boîte aux lettres, la réexpédition du courrier. Il se félicita de n'avoir souscrit qu'un forfait de téléphonie mobile, évitant la résiliation d'une ligne fixe. Il effleura quelques touches sur clavier tactile. Le site de la mairie de Brest indiquait les conditions à réunir pour élire domicile au centre social et obtenir une adresse officielle provisoire. Il n'entrait pas dans le cadre. Il se rendit en voiture au bureau de poste de Voiron. Il profita de cette sortie pour réaliser un double de clé. Les formalités accomplies, il regagna sa maison divisée en deux logements puis sonna à l'autre porte palière. Le voisin colla l'œil au judas avant d'ouvrir.

« Allez ! » s'encouragea-t-il, peu enclin à demander un service.

— Bonjour Jézékaël ! Vous avez un souci ? demanda l'homme d'une cinquantaine d'années. Ah ! Va coucher, Pong ! C'est un bon chien, mais il aboie pour un rien.

— J'aurais une faveur à vous demander, commença-t-il, malgré un dégoût provoqué par l'odeur qui s'échappait de l'appartement.

— Je vous écoute d'abord, je verrai si c'est OK.